



## PETITE HISTOIRE DES SURNOMS

L'histoire des surnoms mérite d'autant plus d'être écrite que ceux-ci disparaissent alors qu'ils viennent d'une tradition populaire universelle. Il faut aussi savoir que tous les patronymes d'aujourd'hui dérivent de surnoms d'hier.

C'est un mot inventé par un individu ou un groupe d'individus et ajouté à côté ou à la place du nom propre d'une personne, d'une famille voire d'une communauté villageoise. Il est donné par amitié, nécessité patronymique du fait d'une homonymie importante mais aussi par moquerie. C'est aussi un nom choisi par un individu pour cacher son patronyme : ce cas est fréquent dans les arts et le spectacle.

Au temps des Romains, une personne est généralement désignée par un nom comme Scipion (= bâton) ou un prénom comme Jésus (=sauveur) auquel on ajoute une référence tribale (de la tribu romaine Cornelia) ou géographique (de Nazareth) ou professionnelle (le menuisier) ou morphologique (le grand, le petit, le gros...) ou d'âge et/ou de rang (majeur, mineur, le jeune, le vieux....) ou de lieu d'habitation (plaine, montagne, vallée...) On est ainsi facilement distingué parmi le groupe. Mais avec les temps les règles d'attribution d'une identité vont progressivement changer.

Vers le Ve siècle, L'Église dominante, qui tient les registres d'état-civil, impose avec le baptême l'usage d'un nom, d'un prénom biblique ou princier ((Jean, Joseph, Louis, Marie, Richard, Charles, Guillaume...)). Ces noms subissent dans le parler quotidien des diminutions ou des soustractions de syllabe créant de nouveaux noms transmis aux enfants. Guillaume devient Guillau puis Guille. Ils sont alors transmis à la filiation. Peu de noms échappent à ces transformations.

Au fil des décennies vont s'ajouter à ces noms des surnoms différenciateurs. Les nobles notamment enrichissent leur nom de famille de celui de l'épouse et du domaine dont ils sont propriétaires et le surnom devient progressivement le nom. Pour le peuple les noms de baptême devenant de plus en plus fréquents dans une même famille (le père, le fils et le petit fils s'appellent Joseph) il faut ajouter des surnoms pour différencier les individus (Joseph le menuisier, Joseph le barbier). Ce surnom devient très vite le patronyme officiel et on voit apparaître « Barbier appelé Jean » qui devient un chef de famille. On est alors au Moyen-Âge. Le problème de l'identité semble ainsi résolu pour longtemps mais c'est sans compter sur les changements de domicile qui commencent à apparaître. Fleurissent alors de nouveaux surnoms pour les transplantés : comme ils viennent d'un autre village et on les appelle alors du nom du village dont ils viennent. Le nombre de noms devient ainsi petit à petit assez important et paraît suffire. Par commodité, ces noms ou ces surnoms suivis d'un prénom deviennent l'usage.

Au XVI<sup>e</sup> siècle l'État français, déjà centralisateur, impose la tenue de registres paroissiaux de baptême et de décès en langue française pour éviter les usurpations d'identité. Avec la révolution il devient interdit de changer les noms et prénoms fixés par l'acte de naissance.

Apparaît alors dans les villages une forme de déni administratif et par jeu, sur la base de particularités significatives, certains personnages de la communauté se voient attribuer une nouvelle dénomination particulière souvent humoristique, malicieuse avec ou sans le consentement de l'intéressé. Ainsi surnommé, l'individu voit sa nouvelle identité figée pour sa vie durant. Les homonymes sont bien sûr, plus concernés, ce qui permet aux interlocuteurs de savoir exactement de qui on parle. Le surnom peut être une onomatopée, un défaut, un vice, une particularité anatomique, un fait mémorable, un lieu précis, un sport ou un événement caractérisant l'individu qui a ainsi marqué d'une trace vivace la collectivité. On voit ainsi apparaître toute l'originalité de cette identification qui lui donne une place particulière ainsi reconnu dans le groupe et comme intronisé. La communauté villageoise entière peut aussi se voir attribuer le surnom que l'un des siens porte.

Si le surnom était très rarement méchant mais parfois désagréable à entendre ou à porter, le plus souvent l'intéressé était fier de le porter car c'était une marque de reconnaissance sociale. Mieux valait de toute façon l'accepter comme une drôlerie ou une plaisanterie puisque l'individu savait généralement qui lui avait attribué ce pseudonyme et pourquoi il l'avait reçu. Cette attitude l'autorisait à son tour à en distribuer autour de lui.

Aujourd'hui l'évolution de la société a malheureusement tendance à donner un caractère belliqueux, humiliant et vengeur au surnom, ce qu'il n'avait certainement pas hier et, dès lors, cette tradition disparaît. Il faut dire que la société ne sait plus fabriquer ni utiliser ces termes et rire de ses bons mots. On a laissé cette activité à des professionnels de l'amusement au détriment des auteurs locaux qui animaient les villages.

Replaçons-nous dans la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle ; en 50 ans, il y a eu 2 guerres mondiales qui ont fait des millions de morts et pourtant, dans ces cinq décennies, on est passé de la bougie à l'ampoule et du cheval à l'avion sans qu'aucune de ces catastrophes humanitaires ou révolutions industrielles n'affecte une cohésion sociale jugée indispensable. On continuait à danser, à chanter, à jouer de la musique dans des mouvements associatifs puissants. On osait les «surnoms» les yeux dans les yeux et la main dans la main. Lisons donc cette liste dans ces conditions pour imaginer cet homme affublé de bégaiement surnommé malicieusement «queu-queu» ou ces trois demoiselles toujours assises ensemble et affublées du surnom de «Six Fesses». Souvenez-vous que derrière chaque surnom il y a une histoire qui a débouché sur la totale reconnaissance d'une place méritée des individus concernés dans le groupe social que forment les Farlots.

Pierre MATHIEU

6 - **Chazelles-sur-Lyon (Loire)**  
*Saint-Roch et Rue Lafond*

